

Le Japonisme, un art français

Emmanuel Pernoud



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/estampe/4621>
ISSN : 2680-4999

Éditeur

Comité national de l'estampe

Référence électronique

Emmanuel Pernoud, « Le Japonisme, un art français », *Nouvelles de l'estampe* [En ligne], 270 | 2023, mis en ligne le 15 novembre 2023, consulté le 15 novembre 2023. URL : <http://journals.openedition.org/estampe/4621>

Ce document a été généré automatiquement le 15 novembre 2023.



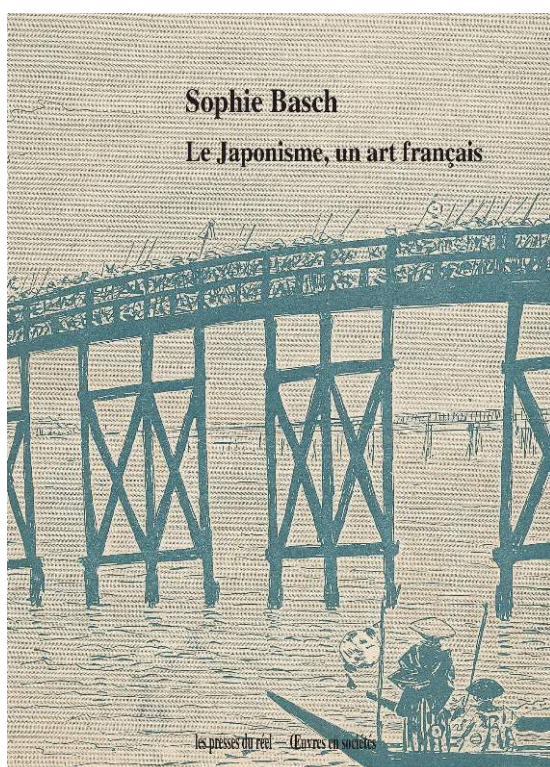
Le texte seul est utilisable sous licence CC BY 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

Le Japonisme, un art français

Emmanuel Pernoud

RÉFÉRENCE

Sophie Basch, *Le Japonisme, un art français*, Dijon, Les Presses du réel, coll. Œuvres en sociétés, 2023



- 1 Dans son livre *Rastaquarium : Marcel Proust et le « modern style »* (2014), Sophie Basch avait déchiffré la réputation faite au modern style dans le Paris de Marcel Proust. Sous cet anglicisme, l'Art nouveau devenait un art cosmopolite, « rastaquouère », exogène.

Les formes constituaient un enjeu hautement identitaire dans la France de l'affaire Dreyfus traversée par le nationalisme.

- 2 Dans ce nouvel ouvrage, l'auteure se tourne vers le japonisme pour interroger le rôle moteur de la scène artistique et intellectuelle parisienne dans son émergence et dans son développement. Livre d'histoire de l'art écrite par une spécialiste de la littérature française, professeure à Sorbonne Université, cette étude d'un courant majeur pour l'histoire des formes mobilise un très vaste appareil de sources loin d'être toutes familières à l'historien de l'art. Elle retiendra particulièrement l'attention de l'historien de l'estampe et des images imprimées tant le papier est central dans l'histoire du japonisme. En témoigne la riche iconographie de cette somme de 550 pages : 246 planches en couleurs qui permettent de saisir, au premier coup d'œil, la polymorphie de ce japonisme français si fertile en masques, en humour, en second degré, aux antipodes d'une quête anthropologique d'un « Japon sans mensonges ». « L'authenticité, écrit Basch, était le dernier souci de cette génération peu férue d'orthodoxie, pour laquelle le malentendu, loin d'avoir une connotation péjorative, était valorisé comme acte fondateur. »
- 3 « L'aventure du japonisme, la littérature et l'histoire de la peinture française ne sont pas dissociables », soutient l'auteure, rappelant qu'Ernest Chesneau fut le premier critique d'art à s'emparer des arts du Japon et que le terme de japonisme, inventé par Philippe Burty en 1872, s'imposa en français dans toutes les langues. On retiendra le tableau étonnant et convainquant d'un japonisme devant autant à la vogue des Tanagras et à l'école de Barbizon qu'à la découverte du Japon. On découvrira également cette « passion républicaine » que fut le japonisme, l'intérêt pour les arts du Japon étant doublement motivé, esthétiquement et politiquement, regroupant des personnalités fermement opposées à l'Empire, comme le signalait déjà Jean-Paul Bouillon. Ce livre dessine une géographie du japonisme qui veut donc en finir avec l'équation simpliste et tenace japonisme/Japon, lien de causalité présentant le japonisme « comme le résultat de l'ouverture progressive du Japon à partir de 1853 ».
- 4 À suivre la thèse de Sophie Basch, il importe de chercher les raisons du japonisme à l'intérieur même du mouvement des arts dans la France du XIXe siècle, en examinant son rapport avec le goût de l'antique, le médiévalisme, l'orientalisme, l'impressionnisme. En complément de cette hypothèse, je pointerai les liens de cette passion française avec l'idéal de simplification qui traverse la modernité, faisant dire à Zola à propos du *Fifre* de Manet « je ne crois pas qu'il soit possible d'obtenir un effet plus puissant avec des moyens moins compliqués » et à Matisse que « les moyens les plus simples sont ceux qui permettent le mieux au peintre de s'exprimer ». Ce critère de simplicité est un *topos* de la critique d'art déjà présent chez Baudelaire et Gautier vantant l'art de Corot. Il prendra plus tard une tonalité nationaliste lorsqu'il s'agira de défendre un supposé « éternel français » qu'illustrerait une lignée d'artiste allant de Fouquet à Cézanne en passant par Poussin et Corot. Il est tentant de replacer le tropisme japonisant de certains critiques d'art fin-de-siècle dans le dualisme idéologique entre *civilisation* française et *Kultur* germanique, cette dernière étant habituellement assimilée côté France à une complication sur tous les plans, artistique, intellectuelle et linguistique. Le japonisme comme aspect d'un « style français » défendu pour sa clarté et sa simplicité, se retrouve dans l'opposition évoquée à plusieurs reprises par Sophie Basch entre japonisme et Art nouveau, ce dernier étant taxé à la fois d'internationalisme et de complexité « macaronique ».

- 5 L'estampe court à travers cet ouvrage, avec le temps fort du chapitre intitulé « L'invention d'Hokusai » où sont notamment abordées *La Vague* d'Hokusai et les *Trente-six vues de la tour Eiffel* d'Henri Rivière. À propos de la première, l'auteure avance qu'il est impossible de « retracer la carrière de la plus fameuse des estampes sans tenir compte de la littérature ». Cette connaissance affûtée des auteurs fin-de-siècle permet à Sophie Basch de mettre en échec le « discours moralisateur » de « l'appropriation culturelle » qui n'hésite pas à assimiler la longue fortune de cette image dans notre pays à un symbole de domination et d'affirmation de la supériorité française. Tout au contraire, démontre l'auteure —en ferrillant avec ses homologues anglo-saxons avec une verve salubre et une admirable érudition — la postérité du chef-d'œuvre d'Hokusai démontre comment les artistes et ceux qui les défendaient surent s'ouvrir à la déstabilisation au contact d'esthétiques hétérogènes. Paradigme du japonisme, le devenir français de cette *Vague* fut une lame de fond affectant les plus modestes images comme les plus ambitieuses créations artistiques et musicales —ainsi *La Mer* de Debussy, placée sous le signe explicite d'Hokusai. Cette *Vague* porta loin, comme le montre Sophie Basch en analysant la gloire française du « vieillard fou de dessin », depuis la thèse qui lui fut consacrée en Sorbonne dès 1896 jusqu'aux divagations de Malraux à son sujet, en passant par les historiens de l'estampe comme Paul-André Lemoisne et Henri Focillon qui élevèrent le Japonais au rang d'un classique, bien loin de l'image de caricaturiste populaire qui était la sienne du temps de Champfleury.
- 6 Avec non moins de pugnacité et de sûreté dans l'analyse, Basch rend justice aux *Trente-Six vues de la tour Eiffel* d'Henri Rivière. Mettant à mal les raccourcis idéologiques réduisant la suite lithographique à une exaltation européocentrique de l'industrie et du savoir technique, rappelant la dimension profondément sociale de cet ensemble qui porte moins sur la tour Eiffel que sur les vues de cette dernière depuis le Paris populaire, elle éclaire la subtilité d'une œuvre où le japonisme se regarde en miroir.
- 7 Comme *Rastaquarium* avant lui, *Le Japonisme, un art français* est l'un de ces ouvrages qui font aimer le Paris fin-de-siècle, celui des images et celui des écrivains. En lisant Sophie Basch, on est ébloui par la qualité de ces innombrables littérateurs, créateurs du japonisme, qui méritent assurément leur titre de « critiques-artistes ». L'empathie manifeste de l'auteure à leur égard n'est certainement pas étrangère à sa propre écriture, si plaisante, si heureusement éloignée des slogans du prêt-à-penser.

AUTEUR

EMMANUEL PERNOUD

Professeur émérite d'histoire de l'art contemporain, université Paris 1 Panthéon-Sorbonne